

ADEFRO

Association pour le Développement des Echanges France-Roumanie

EDITORIAL

Comme il est insupportable à nos oreilles d'occidentaux d'entendre la plainte récurrente des Roumains, onze ans après « la chute du mur », selon laquelle rien de bien ne peut se réaliser dans ce pays où quelque chose est cassé à tout jamais. Beaucoup pensent que mieux vaut quitter le pays ou envoyer leurs enfants vivre à l'étranger.

Toutefois il existe des personnes qui restent sur place et décident de bâtir avec sérénité et compétence. C'est vers ces hommes et ces femmes qui rament à contre courant que l'ADEFRO se tourne.

Cette Epistole 2001 se veut résolument positive et comporte deux parties en se fondant :

- d'une part sur les **initiatives menées à bien par nos amis roumains**, comme autant de réponses ponctuelles aux besoins de la société,
- d'autre part sur l'hospitalité légendaire de ce peuple roumain qui a impressionné ceux d'entre nous qui ont découvert au printemps ce pays pour la première fois.

Geneviève Guitton

Bulletin de l'ADEFRO n°18
43, rue Claude Bernard 75005 Paris
octobre 2001



DU REVE A LA REALITE :

Quatre micro réalisations

I. LA MAISON D'EUGENIA

Le 17 Décembre 1990, à Cimpina, petite ville à 80 km. au nord de la capitale, Eugenia, ce soir, monte les 4 étages du « bloc » où elle habite avec Anton, 4 ans. L'enfant s'agite frénétiquement du fait de l'arrivée d'une invitée, et ne parvient pas à s'endormir.

Si pour Anton la journée se termine, Eugenia, elle, vers 22 heures, commencera la lessive car dans la journée, il n'y a pas d'eau chaude dans l'appartement. Parfois, elle descend au magasin vers 2 heures du matin à l'arrivage du lait dans la boutique. C'est dire qu'un an après la « Révolution », la Roumanie vit encore au rythme des rations alimentaires. Dans les magasins, des rayons entiers de boîtes de conserves de petits pois côtoient celles de prunes acides, de betteraves et d'orties. Les habitants font la queue pour acquérir des œufs.

Institutrice au village voisin, et religieuse d'une congrégation catholique, Eugenia rêve de construire un pavillon au fond du jardin de ses parents, et quand elle sera à la retraite, dans 2 ans, d'y accueillir des enfants abandonnés. Anton est le premier, il avait 3 ans lorsque début 1990, Eugenia l'a recueilli chez elle ; il ne savait ni parler, ni manger, il n'était pas propre, un vrai petit sauvage...

Six mois plus tard, Rébecca, 11 mois, est venue égayer la « famille » d'Eugenia. Le bébé est magnifique ; ses parents, handicapés physiques, ne pouvant s'en occuper, sont reconnaissants à Eugenia de bien vouloir l'élever. Cette dernière pense toujours à sa future maison. Elle a dépensé beaucoup pour qu'un architecte établisse les plans. La conclusion est que 22.000 francs français suffiraient pour construire la maison. Si l'ADEFRO donnait une partie, comment trouver le reste ? L'inflation guette la monnaie roumaine, il faut faire vite...

Le désir grandissant et la persévérance d'Eugenia, encouragée par son frère et ses amis, la conduit à commencer les fondations et le gros œuvre. L'ADEFRO contribuera pour une part à la construction de la cave.

Un an après, deux membres de l'ADEFRO dont l'une est étudiante éducatrice, restent un mois et demi chez Eugenia, laquelle habite tantôt au bloc, tantôt chez sa mère, à côté de la maison en construction. Voici ce que nous écrivait Marie-Françoise, l'une des Françaises : « le ravitaillement est un vrai problème, pas de yaourt, pas de lait, pas d'œuf, pas de sucre, pas de riz, pas de semoule, pas de légumes hormis les tomates et les haricots blancs ; les fruits sont rares ; le pain qui coûtait 12 lei le 27 juin est passé à 30 lei le lendemain. »

La-dessus, un groupe de Briançonnais guidés par le Père Bertrand Gournay, de Gap, séduits par le projet, décident de finir la maison. Ils précisent :

« Un architecte roumain a conçu les plans : 12 salles sur trois niveaux, sanitaires et sous-sol. Il restait à faire plomberie, menuiserie et isolations, électricité, chauffage, peintures et mobilier. Le travail fut réalisé en trois séjours : 24 jeunes et 24 adultes chaque année avec un car couchette. Les adultes ont été pour la majorité des professionnels dans les différents corps de métiers énoncés ci-dessus. Certains ont choisi d'arrêter leurs travaux personnels pour se rendre sur ce chantier bénévole. Chacun, en plus, a accepté de payer son séjour (1800 F. pour 15 jours, déplacements compris). Le total du financement français pour l'aménagement de cette maison d'enfants s'est monté à 300.000 francs sur les trois années hors prix des déplacements des personnes. La recherche des fonds s'est adressé aux communes du Briançonnais d'où provenaient les participants, aux magasins et petites sociétés locales et à des particuliers et groupes qui organisèrent ventes de brioches, concerts soirées cabarets etc.... »

Les Briançonnais continueront à soutenir Eugenia à hauteur d'environ 20 % du budget de son foyer, jusque fin 2000.



Vue sud-est de la maison d'Eugenia

En mars 1995, une étudiante de Cluj, Elena, est accueillie là avec son bébé, Maria, qui sera gardée par la mère d'Eugenia, la « bunica », avec qui elle s'entend très bien. Tout le monde s'installe pour la première fois au rez-de-chaussée de la nouvelle maison. Les Briançonnais vont faire le dernier étage.

En ville, on observe une certaine amélioration ; il n'y a plus de file d'attente pour l'alimentation ; par contre, à présent le pain coûte 400 lei, les œufs ne manquent plus ; mais les oranges, pamplemousses et bananes sont encore très chers. Plus d'attente de voitures aux pompes à essence.

Deux ans après, la grande maison est habitée par 10 enfants. Le onzième, Basile, arrive fin août, il a quatre semaines. Anton, l'aîné, a 12 ans. Une personne salariée fait la cuisine, une autre le ménage, et sœur Marguerite, une Française est restée 6 mois.

Au seuil de l'an 2000, le budget d'Eugenia est très serré. Les allocations de l'Etat et sa retraite ne suffisent pas à payer les très lourdes charges (gaz, électricité, impôts) et les cours particuliers (maths, anglais, piano, Roumain) que toute famille roumaine qui se respecte offre à ses enfants pour compléter la scolarisation. Eugenia fait des économies sur la nourriture ; le lait en particulier est fort coûteux.

Été 2001 : Eugenia souhaite maintenant se spécialiser dans l'accueil des petits destinés à l'adoption, afin de leur donner quelques repères dans leur petite enfance. En octobre, une nouvelle petite fille d'un an arrive au foyer, à la joie de tous.

Mais voilà que la toiture nord de la maison est endommagée. Le couvreur qui l'avait montée en 1995 est décédé... **Sacrée tuile pour Eugenia !**

Nous lançons ici un appel : les fonds actuels de l'ADEFRO ne suffisent pas à financer la réfection de cette toiture et l'hiver arrive à grands pas...

Merci à tous ceux qui pourront nous permettre de participer aux travaux.

II . LE LYCEE GRECO -CATHOLIQUE DE BUCAREST

L'action de Viorica et Maria s'exerce à la fois en direction des élèves du secondaire, et auprès des enfants abandonnés.

Elles ont créé des classes de seconde, première, terminale, option littéraire « philologie » à l'intérieur d'un lycée existant, comme la loi sur l'enseignement de 1991 le permet. Ce lycée gréco-catholique, agréé au sein d'un établissement d'Etat, s'inscrit dans la continuité de la tradition des écoles catholiques roumaines qui ont eu une grande influence dans la culture et l'unité nationale, et qui ont donné de grandes personnalités à leur pays. C'est dans ce cadre que l'ADEFRO distribue des bourses d'études, et nous avons appris avec joie que deux boursières avaient réussi le bac.

En quatre années, les classes de « petits » ont vu le jour , mais nos amies ont dû batailler dur pour arriver à ce que les enfants d'un orphelinat soient scolarisés au même titre que les autres. Contrairement aux idées reçues en Roumanie, Maria et Viorica considèrent que ces enfants et ceux de la rue ont besoin d'être aimés et scolarisés. Si elles ont obtenu le financement par l'Etat de plusieurs postes d'enseignants spécialisés depuis 1996, c'est grâce à leur ténacité et à leur courage, car ni les autorités ministérielles, ni la plupart de leurs collègues n'étaient favorables à ce projet. Les quatre classes de « petits » se maintiennent grâce aux encouragements de leurs amis, de l'ADEFRO et d'autres associations.



Lors d'une visite dans la classe des petits

III . LA POLICLINIQUE * DE LA SAINTE FAMILLE

* Polyclinique : établissement où l'on traite les malades sans les hospitaliser

Beaucoup de médecins roumains ont ouvert des cabinets privés depuis dix ans. Certains offrent des consultations gratuites aux personnes les plus pauvres, notamment aux personnes âgées. L'exemple du docteur Boila à Cluj est particulièrement intéressant.

Depuis longtemps ce médecin pense créer un lieu de diagnostic et de soins ouvert à tous, sans discrimination de moyens.

Le 19 mars 1994, il réussit à ouvrir un cabinet médical privé dans un appartement d'un quartier populaire de la ville. Il est à la retraite depuis peu, et consacre tout son temps à ce projet. Au début, il n'a que très peu de matériel, et deux ou trois de ses collègues acceptent d'exercer la médecine sans contrepartie financière de la part du malade. Mais il faudra un certain temps pour obtenir la confiance de la clientèle tellement habituée aux « dessous-de-table » ; il y avait quelque chose de suspect à prodiguer une médecine entièrement gratuite...

Le docteur Boila et ses associés souhaitent étendre leurs activités en construisant un bâtiment spécifique, un dispensaire. En 1996, grâce à la collaboration des Sœurs de la Doctrine chrétienne de Nancy, et par l'intermédiaire de l'ONG Vatelot du Luxembourg, la construction du centre de diagnostic et de traitement de la Fondation de la Sainte Famille est possible. L'édification du bâtiment a lieu sur un terrain de l'évêché gréco-catholique de Cluj, dans un quartier plus central de la ville. Cette Fondation a pour but l'organisation d'actions au profit des personnes sans ressources, des hôpitaux et de la ville.

L'inauguration de la Polyclinique a lieu le 3 Mai 2000. Depuis, consultations et soins gratuits se succèdent quotidiennement dans cet « hôpital de jour ». Une centaine de médecins viennent chacun deux à trois fois par semaine prodiguer leurs soins gratuitement. Seule est demandée aux malades une participation symbolique pour les analyses, les examens et la pharmacie.

L'ADEFRO n'a aidé la polyclinique que de façon ponctuelle (stéthoscopes, échographe, médicaments). Le souhait du docteur Boila serait d'assurer la pérennité de cette réalisation par l'apport de fonds réguliers. La plupart des praticiens étant volontaires, il n'y a que très peu de frais de fonctionnement ; seuls, l'entretien du matériel, des locaux et quelques salaires entrent dans un budget mensuel, qui actuellement est l'équivalent de 10.000 à 12.000 francs. Pour le moment il n'y a de subvention ni de l'Etat, ni de la municipalité de Cluj, ni de quelconques mécènes roumains qui n'ont pas encore d'existence réelle.

C'est pourquoi, le docteur Boila fait appel, par l'intermédiaire de l'ADEFRO à la générosité des Français qui accepteraient de verser une somme même modique régulièrement.

IV. L'ASUR :

Association de Solidarité Humaine Roumaine de PLOIESTI

Filip et Stéfania COJOCARU, présidents de cette association, forment depuis dix ans un groupe de bénévoles à préparer les repas chauds et à les porter aux domiciles des personnes âgées démunies de la ville de Ploiesti. Les sept à huit bénévoles sont choisis selon des critères très sévères par Stéfania qui compte plus sur la « pureté de cœur » que sur leurs grandes compétences. Au début, ce ne fut pas facile, car beaucoup de personnes se présentaient en quête de reconnaissance sociale.

L'ASUR se veut entièrement autonome ; l'association recrute ses adhérents et sponsors à Ploiesti. Elle aide une vingtaine de personnes âgées très démunies qui, grâce à elle, évitent l'asile.

Stéfania nous déclare : « *Nous resterons peut-être modestes et petits, mais nous trouverons par nous-mêmes les aides nécessaires au bon fonctionnement de notre service.* »



Stéfania (à gauche) reçoit le pain et les gâteaux

Lorsqu'ils ont su que nous portions à domicile la nourriture aux pauvres, le boulanger turc nous a fait pour eux du pain, le pâtissier nous donne régulièrement des gâteaux, les paysans des légumes, etc.... Et, grâce aux apports spontanés de certains donateurs, nous avons réussi à économiser pour acheter une Dacia cette année, qui remplace la fameuse 4 L, « la petite française » donnée par l'ADEFRO en 1992 et qui nous était si chère. »

Nous avons ici un bel exemple d'un fonctionnement tout à fait indépendant : les Roumains aident les Roumains ; souhaitons que l'ASUR fasse école.

ECHOS D'UN VOYAGE PRINTANIER DU 28 AVRIL AU 11 MAI

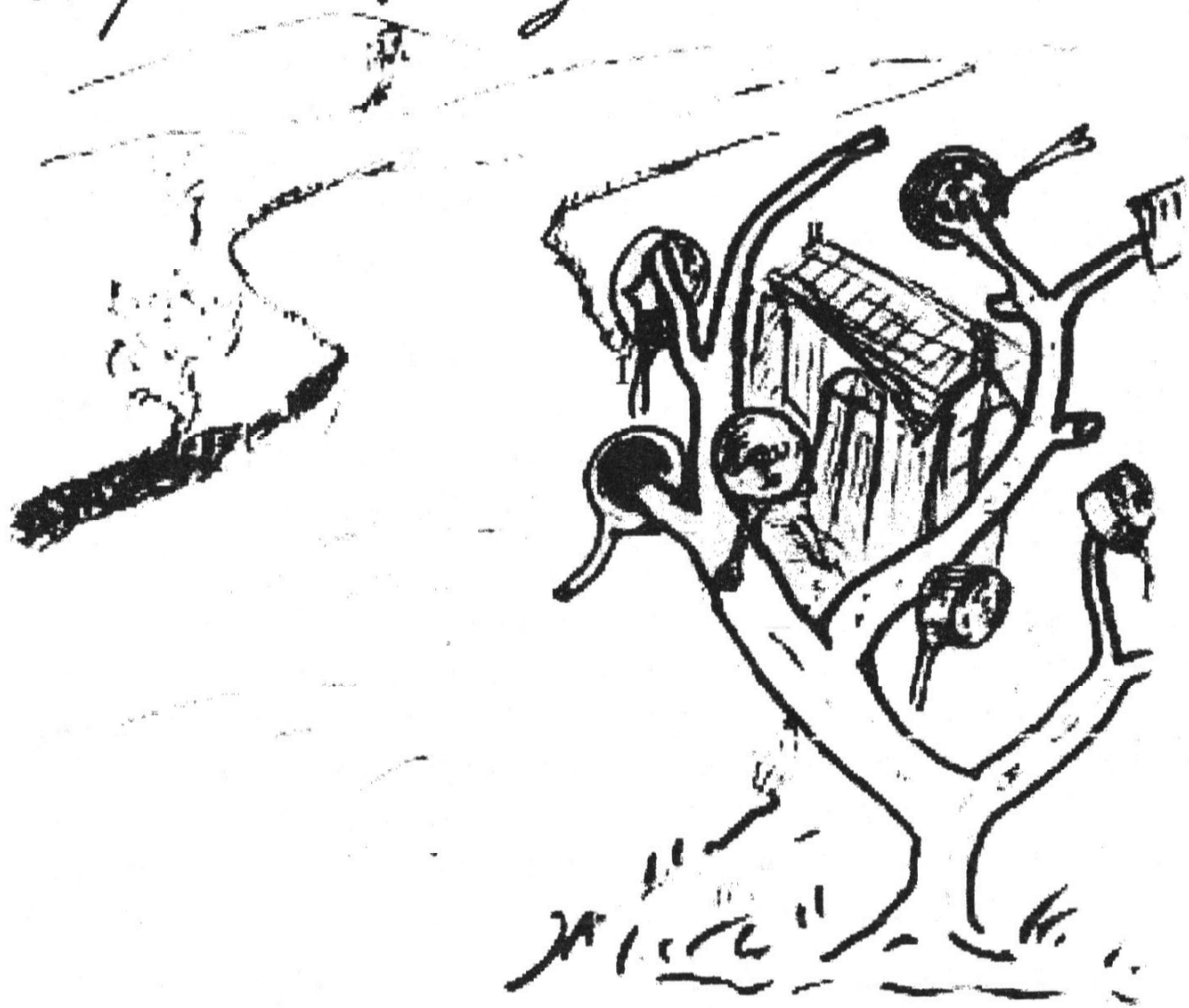
Au cours des réunions de l'ADEFRO, un certain nombre d'entre nous ont ressenti le besoin d'aller voir sur place.

Ainsi, le départ s'est imposé à nous ce printemps. Nous avons vécu des moments heureux. Vous trouverez ici quelques souvenirs des sept participants à ce séjour de mai 2001. Chacun a contribué au frais de transport. L'hébergement eut lieu surtout chez l'habitant.

Grâce aux compétences de Monsieur Ionitza, notre chauffeur, nous avons vécu non-stop l'art, la culture, les traditions et l'amitié roumaines. Ion Ionitza dirige une petite entreprise de transport, la Société «I.I. PROIECT», dont le siège est à Bucarest. Il est également l'intermédiaire entre différentes associations suisses qui soutiennent des municipalités roumaines. Son concours est précieux pour une meilleure compréhension entre les mentalités occidentale et roumaine. Qu'il soit ici chaleureusement remercié.

Christian dessinait ; sa femme Marie-Françoise nous réjouissait de sa bonne humeur. Solange retenait les événements émouvants. Marie-Odile appréciait l'accueil et les traditions. Geneviève était le guide puisqu'elle sillonne le pays depuis 10 ans. Lise savourait le charme de Bucarest. Jean, attentif, promenait sur toute chose un regard malicieux.

Maio que signifie sur le
bord de la route à l'entrée
des maisons, ces arbres morts
aux caneroles suspendues ?
Réponse: Jeune-fille à marier.



FLORILEGES DE LA ROUMANIE

En parcourant la Roumanie, impossible de rester indifférent.

La qualité de l'accueil : A Bucarest, Didi et Manina nous invitent à dîner à 7 avec un autre couple qui parle bien le français. Jolie vaisselle, plats traditionnels : potage aux boulettes, mamaliga (polenta). La veille, avec eux, nous visitons le Musée du Village où ils nous emmènent dans leur Dacia. Très vite, la voiture donne quelques signes de défaillance et se met à fumer, nous laissant en plan...

Soirée à l'Opéra de Bucarest grâce à notre amie Ina, pianiste.

A Botosani, au nord-est du pays, Mariana nous reçoit tout simplement. Sa mère et sa tante, très âgées, épluchent les légumes discrètement, heureuses de participer à notre venue. Le logement de Mariana n'était pas assez grand, elle nous répartit chez des amis, dans des « blocs » ; ils ne parlent pas un mot de français, mais tout le monde est heureux.

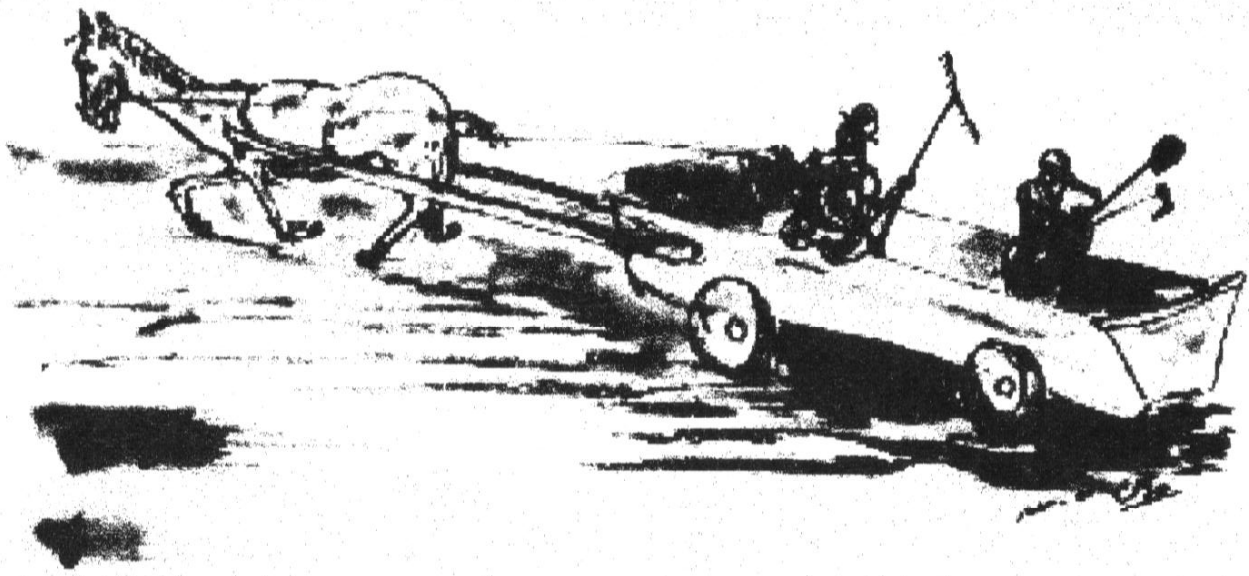
Lorsque nous dînons chez eux, la maîtresse de maison ne mange pas à table : nous en étions étonnés, mais c'est pour mieux nous servir et être disponible, cela fait partie de leur savoir-vivre.

A Cluj et Oradea, nos hôtes se sont mis en quatre pour nous faire admirer les beautés de leurs villes.

Les traditions : Devant certaines maisons, sur les routes des Maramures, nous sommes intrigués par des casseroles et seaux de couleur suspendus à des sortes de branches, genre « arbre de mai », signalant l'existence dans cette maison d'une fille à marier.

Dans les campagnes et sur les routes, on aperçoit plus de charrettes tirées par un ou deux chevaux que de tracteurs, comme chez nous il y a quelques décennies.

L'artisanat : Il est partout. Nous avons visité une fabrique de vases d'argile, une menuiserie, vu des métiers à tisser les tapis colorés et de belles couvertures. Près des monastères, on vend des nappes brodées et des œufs décorés.



L'authenticité : Avec quelle simplicité et quelle joie, nous avons été reçus par Maria, paysanne des Maramures, chez qui nous sommes restés deux nuits. Son regard, ses gestes, son sourire timide nous ont touchés ; son plaisir de nous régaler des spécialités locales : mamaliga, lait de sa vache le matin au réveil, petits gâteaux préparés par elle, sans oublier la traditionnelle « tsuica », alcool de prunes de sa fabrication. Elle ne comprenait ni le français ni l'anglais, mais elle communiquait la saveur de la vie. Charme de ces maisonnettes avec une pièce pour l'hiver, une autre pour l'été, toutes décorées de tissus fleuris !

L'œcuménisme : Aux monastères orthodoxes de Moldovitz et de Secu, nous avons été invités à réciter ensemble le Notre Père, signe d'ouverture à prier entre chrétiens.

Au fond des montagnes du nord, nous avons goûté le dépouillement de ce monastère de la Sainte Croix, carmel français de rite oriental implanté en terre orthodoxe dans le but de rapprocher peuples et religions chrétiennes. Lieu sauvage par excellence, propice à l'étude, à la sérénité et au recueillement.

Marie Odile de Lannoy

FETE REGIONALE EN MARAMURES *

* Région située au nord-ouest de la Roumanie, limitrophe de l'Ukraine, non loin de la Slovaquie.

Les Maramures, une histoire de famille.

Comment parler des Maramures sans évoquer la famille IUGA qui depuis toujours se bat pour sauvegarder l'âme de cette culture rurale si particulière ?

Georgeta (Geta) est étudiante en archéologie lorsqu'elle découvre cette région. Sa rencontre avec Dumitru Iuga, ethnologue et écrivain, la conduit tout naturellement à un diplôme en ethnologie. Préserver le patrimoine traditionnel, c'est aussi maintenir le lien social entre les villages isolés, en un mot, résister à la déconstruction programmée par le régime en place. Les nuages s'accumulent et, pour échapper à l'angoisse des menaces qui pèsent sur son mari et ses enfants, Geta se jette à corps perdu dans la peinture d'icônes sur verre. Non contente de faire revivre l'art traditionnel de cette icône paysane dont elle est devenue une spécialiste reconnue, et de multiplier les expositions notamment en France, elle poursuit avec son mari un projet plus ambitieux. En 1996 ils lancent la Fondation IUGA (Identité, Unité, Générosité Action) pour la mise en valeur des Maramures. Suit la création du « Réseau de mémoire culturelle de la vallée de Cosâu », puis, en 2000, la fondation de l'Académie « Métiers et arts traditionnels en Maramures ». Entre temps, saisissant les opportunités nouvelles offertes par l'ouverture à l'Europe, Geta réussit le concours de l'Institut français de Bucarest, lui ouvrant l'accès au « Master en management d'entreprises culturelles », dispensé par l'Institut Claude Nicolas Ledoux à l'Ecole supérieure de commerce de Dijon : rien moins qu'une année de formation (97/98) loin de sa famille, entre Dijon, la vallée de la Maurienne et le Portugal... Avouez qu'elle méritait bien de figurer à notre palmarès de Roumains dynamiques, en attendant de nous présenter elle-même ses activités dans un prochain numéro de l'Epistole, c'est promis. Car, bien sûr, elle parle français à la perfection.

M.F.Wuilleumier

Récit des voyageurs :

Dimanche 6 Mai 2001 : C'est la fête locale annuelle à Hoten, organisée par Dumitru Iuga. Il est 10 heures et la foule venue de loin commence à envahir le site, en pleine campagne, près de Baia Mare, sous un soleil de plomb. A tour de rôle, les autocars déversent les groupes folkloriques en tenue régionale ; corsages blancs, jupes aux couleurs vives, à rayures horizontales, foulards sur la tête pour les femmes ; costumes beiges à bandes noires et rouges avec petit chapeau rigolo pour les hommes.

La parade s'avance sur la route, musique en tête, suivie des « arbres de la fertilité » magnifiquement décorés. Le défilé traverse la « kermesse » où sont installés stands et voitures sur les capots desquelles il est proposé à la vente : bonbons, artisanat, broderies, tournevis, selles de bicyclettes, chapeaux sans oublier l'universel coca-cola.

Les audio-cassettes nous réservent des surprises : chants tziganes ou folkloriques régionaux accompagnés à la flûte de pan, mais aussi Tino Rossi, Luis Mariano, Yves Montand et Charles Trenet. Car même dans les régions les plus lointaines de la capitale, on aime la France (certains ont appris le français dès l'école maternelle). Une petite fille de 12 ans, en costume de danse, désirent montrer ses talents en français, nous suit pas à pas pour nous désigner toutes ces merveilles d'un jour dont elle rêve. Plus loin, les manèges attirent les enfants aux yeux émerveillés : girafe-bibendum, balançoires-valseuses, pendant que les groupes de danseurs s'adaptent au podium dressé pour l'occasion. Et la fête continue.

Soudain, une clameur ! Tous les badauds se précipitent : un homme, à l'air mécontent s'enfuit à toute allure à travers champs, poursuivi par une meute de gens qui semblent vouloir l'attraper ; serait-ce un voleur ? Non, pas du tout. Il paraît qu'il a été élu « le meilleur berger de la région », en vertu de quoi, il devra être capturé et trempé dans l'eau de la rivière qui coule plus bas... pour le plus grand plaisir de tous, lui excepté.

Après cet épisode traditionnel, les hauts-parleurs nous proposent de nous diriger vers l'estrade. La France y est à l'honneur puisque nous sommes invités à nous asseoir, notre présidente Geneviève en tête, sur l'un des 20 bancs réservés aux officiels. Les villageois, debout toujours sous le soleil, nous encadrent de tous côtés. Au micro, l'organisateur, notre ami Monsieur Iuga ne manque pas d'adresser un petit mot à l'ADEFRO.

Aurons-nous été filmés par la télévision roumaine locale ici présente ? Des visiteurs anglais participent également à la fête, décidément les Maramures sont le centre de l'Europe !



Au son de l'accordéon, du violon et de la guitare (verticale, s'il vous plaît), le spectacle commence : petits et grands danseurs aux costumes richement brodés et colorés, rivalisent de prou-esses. Chanteurs et solistes lancent leurs mélodies dans le ciel d'été et ravissent tous les spectateurs.

Hélas, pour nous, il est temps de poursuivre notre route vers Suceava... Merci à nos amis qui nous ont permis de vivre ces moments de joie dans cette province roumaine si attachée à ses traditions !

Christian Bellet Odent et Solange Fournié

MUSEE MEMORIAL DE LA PENSEE ARRETEE

La visite de l'ancienne prison de Sighet, au nord de la Roumanie a été pour les voyageurs un moment d'émotion intense. Sighet fut l'un des 230 lieux de détention entre 1945 et 1955, camp de travail soviétique et lieu d'extermination des élites intellectuelles et spirituelles du pays. D'où l'expression de « pensée arrêtée ».

Sur la plaque apposée par le Forum démocratique antitotalitaire, on peut lire :

« Dans les murs de cette prison, vous connaîtrez le vrai supplice de toutes les élites du peuple roumain, qui ont refusé la soumission et lutté contre le communisme. Il faut apprécier leur mémoire. »

Solange nous livre ses impressions avec grande sensibilité.

À notre retour de Roumanie, les premières questions des Français furent : « Avez-vous vu le château de Dracula ? Avez-vous vu les belles églises en bois ? et les magnifiques églises décorées de Moldavie, de Bucovine ? »

Oui, nous avons vu les églises du Maramures décrites dans tous les dépliants touristiques

Oui, nous avons vu les églises de pierres avec leurs mosaïques et leurs fresques relatant la vie de l'Eglise à l'époque médiévale.

Mais ce que nous avons surtout découvert et dont aucun catalogue ne parle, c'est cette Eglise de Pierres Vivantes, formée d'êtres humains du XX^e siècle qui ont souffert, lutté ensemble, Eglise de Martyrs qui ont subi les affres du régime communiste et dont nous avons trouvé la trace dans un « Musée » de la ville la plus septentrionale de la Roumanie, le long de la frontière ukrainienne (à peine à 2km). Nous venions d'arpenter le « cimetière joyeux » de Sapanza tout proche ; ici, c'est un « musée-cimetière triste », si triste...

Quelle tristesse ! quelle horreur ! quel gâchis !

Silence, compassion, émotion retenue, recueillement, prière même accompagnent nos pas pendant la visite des dix cellules aménagées en musée. Deux générations de Roumains de 20, 30, 50 ou même 80 ans, hommes ou femmes, civils ou religieux (43 évêques et prêtres en 1950), modestes ou notoires, furent tous ensemble enfermés, torturés dans ces lieux de souffrance, sans lumière, sans chauffage, pendant 10, 20 ans, uniquement parce que leurs idées ne plaisaient pas, parce qu'ils avaient osé penser et vivre. Alors ils ont été anéantis.

Maramures, pays de traditions, nous avons admiré tes superbes costumes brodés aux mille couleurs ; ici, de pauvres morceaux de grosse toile de jute cousus par les prisonniers avec les moyens du bord. Nous venions d'écouter les mélodies folkloriques si gaies ; ici, on n'entend que la musique violente des verrous et les cris des victimes répondant aux « gueulantes » des bourreaux.

Maramures, dont la civilisation est le bois, nous avons remarqué tes calvaires sculptés dans le bois ; ici, c'est le Calvaire Vivant et le Bois de la Croix. Nous avons aussi photographié tes splendides portes de fermes, « arcs de triomphe » aux quatre colonnes décorées de symboles de vie que sont le soleil et la corde tressée ; ici nous voyons les lourdes portes de la mort et les liens de tes prisonniers. Puissent-ils se rompre, et leur regard ensoleillé redonner courage à la jeunesse du XXI^e siècle !

Pays de sources, que ton eau jaillisse revivifie et purifie le mal passé !

Il est dit que tes traditions et la beauté naturelle de tes paysages ont résisté à toutes les épreuves du temps, tes hommes aussi résisteront.

« On t'aime liberté. Vaincre ou crever »

Phrase écrite sur les murs par les prisonniers.

Solange

A PROPOS DE PRISONS

Membre éminent de l'intelligentsia roumaine qui participait pleinement de l'intense vie culturelle européenne entre les deux guerres, Nicolae STEINHARDT (1912-1989) a livré dans son « **Journal de la Félicité** », un témoignage poignant de la destruction systématique de l'élite roumaine sous le régime communiste.

Docteur en droit, polyglotte d'une culture prodigieuse, il évoque son itinéraire spirituel et ses années de prison jusqu'à son entrée au monastère orthodoxe de Rohia. Juif, roumain jusqu'à la moelle, son attachement viscéral aux valeurs de la roumanité fait un heureux contrepoint à l'image délétère qui n'en finit pas de coller à la Roumanie.

Ce livre-testament, d'un esprit authentiquement libre, fin et plein d'humour, éclaire le passé et rappelle opportunément le potentiel de richesse de la Roumanie.

Journal de la félicité / Nicolae STEINHARDT

Paris, Arcantère / UNESCO, 1995. 567 p.

M.F.Wuilleumier

A TOUS CEUX QUI HESITENT ENCORE A ALLER EN ROUMANIE

Impressions de Bucarest par la doyenne de notre groupe, qui aime les grandes villes à la folie...

Abandonnée sur ma demande par notre groupe qui partait sillonner les routes roumaines, je suis restée seule à Bucarest quelques jours. J'étais logée chez Eva dans une confortable « chambre d'hôte », avec salle de bains et T V câblée. L'accueil a été chaleureux et discret.

Premier contact : **la langue française**, du meilleur style, celui que l'on aimerait entendre encore chez nous, des phrases à faire rêver Pivot ...

Autre expérience, **les transports en commun**, bus métro, tramways que j'ai utilisés plusieurs fois par jour. Dès l'entrée, une personne m'offre une place assise, jamais je ne suis restée une seconde debout ; il m'a semblé vivre sur une autre planète ! D'autant plus que la couleur des tramways peut étonner : elle varie avec la publicité des marques de peintures...



Les musées. On y entre sans attendre ; à l'intérieur, des œuvres roumaines et de tous les pays d'Europe à découvrir. Là aussi, vous apprécierez la tranquillité. Peu de cartes postales mais des guides attrayants et très accessibles. Offrez-vous un moment tout à fait exceptionnel au milieu des sculptures de la colonne Trajan à hauteur d'homme, sur une reproduction en poudre de marbre blanc. Les progrès dans ce domaine sont exceptionnels, j'en suis arrivée à me demander pourquoi les Anglais ne font pas de même avec les frises du Parthénon !



côteie des avenues dignes de nos Champs Elysées. Les HLM tout proches des maisons entourées de jardinets. De superbes constructions style 19° ont résisté aux évènements.

Les chiens. Nous en avons tous entendu parler avant notre départ, donc nous nous sommes munis de gadgets pour nous rassurer ; pas une fois en ville, je n'ai eu à m'en servir. Accompagnée par une amie roumaine pour la visite des cimetières (une de mes manies), nous nous sommes trouvées face à deux bandes de chiens qui se disputaient un territoire. J'étais prévenue, c'est un lieu de visite contr'indiqué dans les guides pour cette raison. Par contre, au coucher du soleil, un concert d'aboiements semble associer les chiens de la rue à ceux des habitations privées. Oserai-je avouer que je préfère cela au chant du coq le matin ?

Les églises orthodoxes. Prenez le temps, asseyez-vous, écoutez et regardez. C'est un lieu privilégié pour s'imprégner de l'ambiance roumaine.

Si pendant votre séjour, vous avez la nostalgie du pays, le **Centre Culturel Français** vous accueillera : journaux, cinéma, et un restaurant ouvert tous les jours midi et soir.

La rencontre d'un journaliste de la radio roumaine m'a valu d'être interviewée et de parler en toute liberté de mon séjour et de l'ADEFRO.

Voici un séjour bénéfique et porteur d'espoir. Avis aux amateurs !

Lise Lapeyre

REVUE DE PRESSE

La Roumanie n'intéresse plus personne, titre **la Libre Belgique**, fin novembre, avant le premier tour des élections présidentielle et législative. Mais, coup de théâtre :

L'extrême droite sort comme un diable de sa boîte écrit **le Courrier**, scénario cauchemardesque que nul n'osait imaginer. *Vadim Tudor, mauvais génie des Carpathes*, (**La Croix**) obtient en effet 29 % des voix, derrière l'ex-communiste Ion Iliescu 36%. *Tudor épouvante Bucarest*, renchérit **le Figaro**. *La gauche et la droite affichent l'union sacrée : il faut barrer la route à Tudor, un ultranationaliste sorti tout droit du giron communiste et de l'ex-Sécuritate. Qui a voté pour lui ?*

Le Temps de Genève précise : *ce sont les 18-45 ans ; les thuriféraires de Tudor étaient concentrés en Transylvanie, région réputée pour son ouverture occidentale ; Timisoara la ville la plus développée, la plus tolérante, la plus cultivée, une Vienne en miniature a choisi l'extrémiste Tudor.*

La Croix cite la ville de Cluj où la misère a fait croître l'extrême droite ; la ville détient le triste record d'être celle qui a le plus voté en faveur de l'extrême droite.

Au 2^o tour, Vadim Tudor est battu par Ion Iliescu, éternel bolchevik. (**Le Monde**), et la Roumanie disparaît des gazettes.

Mais on reparle de la Roumanie en avril-mai 2001 sous la rubrique des faits divers. *Vie de chien à Bucarest*, titre **l'Express** : *héritage de l'ère Ceaucescu, 200.000 chiens errent dans la capitale roumaine... Investissant les beaux quartiers comme les faubourgs populaires, les chiens ne s'embarrassent pas de préjugés de classe. Notre B.B. nationale s'en mêle. Elle promet son aide au maire de Bucarest pour les stériliser. La plupart des chiens adoptés sont relâchés. Furieux, l'édile choisit la manière forte : les chiens errants seront condamnés à mort. Revirement qui provoque l'ire de B.B. Vous dirigez Bucarest par la tyrannie, et le maire publie des communiqués triomphants ; le problème sera liquidé dans deux ans.*

L'économie s'est redressée en l'an 2000 : + 1,6 % du P.I.B. mais avec une inflation de 40,7 % et un taux de chômage de 10 %.

La Croix du 23 avril établit un dossier sur l'informatique roumaine : *2000 sociétés informatiques... dans une économie morose marquée par l'inflation et la corruption, ces start-up font figure d'îlots prometteurs ; main d'œuvre qualifiée et bon marché menacée par la fuite des cerveaux.*

Le Monde du 13 juillet nous narre le rachat de la firme automobile Dacia par Renault qui *redécouvre Billancourt dans les Carpathes ; le constructeur roumain n'a pratiquement pas évolué depuis 30 ans... On se croirait revenu aux belles heures de Billancourt de 1960 : bâtiments démesurés, chaînes à peine automatisées, effectifs pléthoriques, accidents du travail nombreux... restructuration du réseau de distribution, formation du personnel, amélioration de la productivité. Dacia doit être à flot pour 2004.*

Le 29 juillet **la Croix** relate le voyage de M. Jospin où le problème de l'adoption fut évoqué : *la Roumanie compte quelques 65.000 enfants vivant dans 300 orphelinats et 30.000 autres sont pris en charge par des familles d'accueil... Les autorités roumaines ont décidé à la mi-juin de suspendre ces adoptions... Plusieurs ONG se sont élevées contre le moratoire.*

Le sort des enfants roumains recrutés par les gangs mafieux qui se livrent au pillage des horodateurs de Paris a été évoqué. Ce problème a pris une telle ampleur qu'une délégation de magistrats s'est rendue fin juin dans le Maramures, région d'où sont originaires la plupart des pilleurs d'horodateurs. Un trafic qui prive la ville de Paris de quelques 60 millions de Francs de revenus annuels.

Jean de Vignes

Les textes du début de cette Epistole sont de Geneviève Guitton.

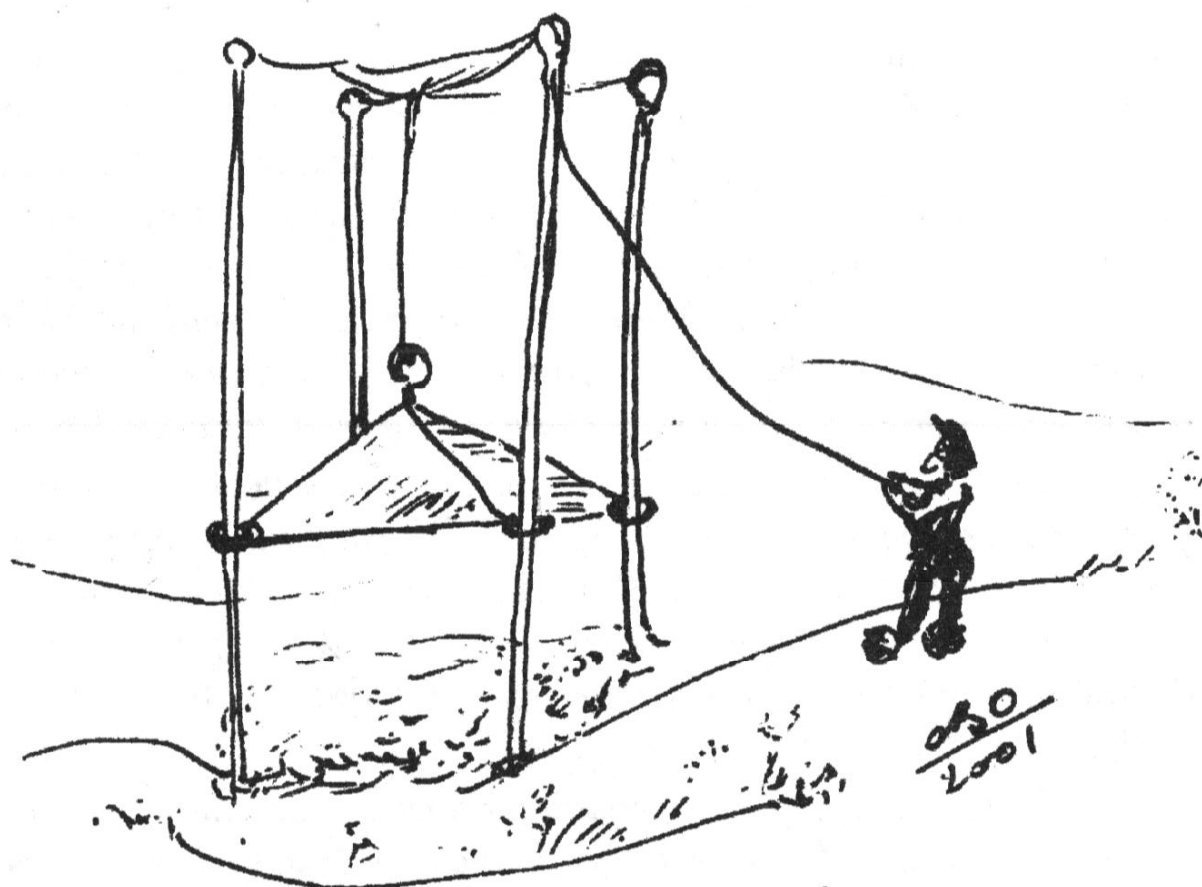
Les dessins sont de Christian Bellet-Odent.

Les photographies sont celles des voyageurs.

Tout comme ces paysans roumains, l'ADEFRO prend soin du foin que vous lui confiez.

Les versements rédigés à l'ordre de l'ADEFRO font l'objet d'un reçu fiscal.

La cotisation de membre actif est de 200 F ou 30 Euros.



*Protection des meules
de foin.*

ADEFRO

43, rue Claude Bernard 75005 PARIS. Tel 01 45 87 11 22 .